Aujourd'hui c'est vendredi. La fin de la matinée. Ou le début de l'après-midi. Je ne sais pas trop.

Je ne suis pas à l'école. Pourtant je ne suis pas malade. Ce ne sont pas non plus les vacances. Non. Simplement, je récupère. Je me repose.

Je n'ai pas dormi de la nuit.

Papa et maman non plus.

Ils sont dans leur chambre, ils dorment enlacés et ça fait du bien de les voir comme ça.

Ça tient du miracle, vu la semaine qu'on vient de passer.

Papa a été tout près d'exploser.

J'ai cru que vraiment ça y était, qu'elle était arrivée, la fameuse goutte d'eau.

Celle qui fait déborder le vase.

Je crois que je vais me recoucher. Je me

sens vide, sans muscles et sans os. Complètement mou. J'espère que je vais réussir à m'endormir. À chasser tout ce qui me tourne sans arrêt dans la tête. Ces jours épuisants. Interminables. Maman et ses bizarreries, et puis l'école, l'asthme, l'île et les canaux, Cédric et Chloé.

J'entrouvre les rideaux et c'est étrange de se dire qu'on va dormir quand il fait plein jour, alors que la vie continue normale et ordinaire dans le lotissement.

En face, la voisine fait ses carreaux. Plus loin, un voisin se promène avec son chien. Un autre est plongé dans le moteur de sa voiture.

Ici, je me perds encore, de temps en temps. Toutes les maisons se ressemblent, les rues sont toutes pareilles et je ne connais pas leurs noms, elles tournent en rond et c'est un vrai labyrinthe.

Ça ne fait pas longtemps qu'on habite ici. Papa ne voulait pas trop au début. Il aimait bien notre appartement et puis la ville. Il disait

qu'il ne voulait pas s'endetter pendant vingt ans. Maman, elle, elle voulait un jardin, elle voulait pouvoir manger dehors l'été, entendre les oiseaux. Elle disait qu'on ferait des barbecues, qu'on planterait des fleurs, qu'on mettrait des chaises longues, une piscine en plastique, une balançoire. Elle disait aussi que, dans un lotissement, elle pourrait se faire des amis.

Papa a cédé. Maintenant je crois bien qu'il regrette, et maman aussi. Elle sort rarement et, de toute façon, elle ne parle jamais à personne. À part aux arbres et aux chats mais je ne sais pas si ça compte. Le jardin, il n'y a même pas d'herbe. C'est juste des grosses boules de terre marron. Tous les samedis, papa et maman regardent ça d'un air triste. Ils disent qu'ils vont s'en occuper, qu'un jour ils iront chez Vilmorin pour acheter du gazon, des arbustes et des fleurs, mais ils sont toujours trop fatigués, ils n'ont pas le courage.

Je referme les rideaux. Il fait presque noir dans la chambre. Je me glisse sous les draps et

je ferme les yeux mais c'est même pas la peine. Toute la semaine défile. Comme un film en accéléré.

Lundi